Document généré le 8 mai 2024 02:49

Séquences
La revue de cinéma

32e quinzaine des réalisateurs
Quêtes d'identité

Denis Vaugeois

Numéro 209, septembre–octobre 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/48807ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vaugeois, D. (2000). 32e quinzaine des réalisateurs : quêtes d'identité. *Séquences*, (209), 26–27.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

se vendre et récupérer, idéalement avec un immense profit, sa mise de fonds initiale et les frais (souvent énormes !) encourus pour sa publicité. Ils vont alors tenter de placer, voire imposer, certains titres dont ils ne savent que faire au niveau du marketing ou pour lesquels ils entrevoient des difficultés au *box-office* international dans le but de leur donner une image de marque, un *label* de qualité, qui amortira peut-être un tant soit peu un lourd échec financier. Alors, négociateurs malins, si un festival invite un film important comme Berlin l'a fait pour **Magnolia**, les *majors* peuvent le céder à condition que la manifestation prenne des films qui leur causent problème. Cette année, ce genre de tractations pourrait expliquer la participation à la compétition de Berlin de **The Beach**, de Danny Boyle, ce pauvre prétexte à faire valoir Leonardo DiCaprio. Mais les organisateurs des festivals ont bien compris ce besoin des *majors* et ils jouent le jeu tout aussi bien que les Américains. Ainsi, ils parviennent à soutirer de grands films contre quelques concessions bien calculées, tout en s'assurant la présence de vedettes que la presse s'arrache et qui contribuent à faire parler de leur festival.

Le cinéma hollywoodien pèse d'un poids très lourd à cause de l'ampleur des moyens qu'il possède et de sa mainmise sur tous les grands réseaux de distribution dans le monde. Pas un pays ne peut lui tenir tête et lui faire concurrence. Plusieurs en sont à l'imiter, souvent piètrement. Cela signifie une banalisation des histoires qui soulignent le bien-fondé de l'ordre établi et de la morale religieuse, des scénarios insipides aux conclusions sempiternellement prévisibles et une image manichéenne de la vie — les bons contre les méchants, la suprématie de la race blanche sur toutes les autres. De plus en plus, et cela se reflète dans la vie quotidienne aux tréfonds les plus lointains de la planète, nous assistons à une uniformisation, voire à l'élimination, des cultures et à la réduction des valeurs ancestrales pour se conformer à la vision remplie de propagande américaine subliminale que nous renvoient les écrans.

Certes, il existe encore un cinéma américain de bonne qualité, original, intelligent et large d'esprit, qu'on appelle aux États-Unis le cinéma *indépendant*. Les manifestations telles que Cannes, Berlin et Venise se doivent de le mettre en valeur et de l'encourager avec celui d'autres pays afin de contrer l'effet réducteur de celui produit à la chaîne par Hollywood. Les festivals existent pour faire connaître, découvrir, apprécier et aimer le cinéma original, incisif, porteur d'idées et de formes nouvelles. Le 7e Art a droit tout autant que les autres (peinture, musique, danse, etc.) à un langage et à une portée universels : qu'on ne l'oublie pas !

Martin Delisle

Les Fantômes des trois Madeleine, de Guylaine Dionne

Lumumba, de Raoul Peck

Dancer, de Stephen Daldry

53e Festival international du film, Cannes 2000 | 32e QUINZAINE DES RÉALISATEURS

Quêtes d'identité

« Mon français n'est pas grand-chose », déclare le jeune réalisateur italien, Silvio Soldini, qui hésite à prendre la parole à l'invitation de la directrice de la Quinzaine des Réalisateurs, madame Marie-Pierre Macia. « Ce film m'a déjà donné beaucoup d'émotions, mais la plus grande est celle d'aujourd'hui, de me retrouver à Cannes à la Quinzaine… de la critique. » La salle murmure, madame Macia se penche vers lui, Soldini aurait voulu se trouver cinquante pieds sous terre (ce qui est effectivement le cas, dans la salle du Noga Hilton de Cannes !) « Va bene ! Va bene ! », insiste la présentatrice.

Le *Va bene* aura toute sa signification à la fin de la projection de **Pane e Tulipani** (**Pain et tulipes**). La salle applaudit chaleureusement. La partie est gagnée. L'amour a triomphé. Le plombier s'installe avec la masseuse holistique et, surtout, Rosalba, femme au foyer, complète sa fugue involontaire. On l'avait oubliée dans une halte routière. Humour à l'italienne, avec un mélange de

nostalgie et de fantaisie, de moqueries aussi. Sa femme partie, le mari a des problèmes avec les repas, ses chemises, etc. Désemparé, il se tourne vers ses enfants, puis vers sa sœur. En vain. Vraiment désorienté, il tente sa chance ailleurs pour se faire répondre : « Je suis ta maîtresse, non ta femme ! — Mais tout de même depuis cinq ans ! », ose-t-il répliquer. Tout est rapide, le film consiste en une succession de clins d'œil sur l'Italie, Venise, la nature humaine, et est magnifiquement joué par Licia Maglietta qui a eu droit à une ovation bien méritée.

L'Américaine Karyn Kusama mérite aussi des félicitations pour avoir réussi à rendre agréable un film sur la boxe. **Girlfight** nous présente une jeune Latino-Américaine bagarreuse, qui choisit de passer son agressivité sur le ring. Elle a le physique de l'emploi, même si elle reste femme et désirable. Ses succès la conduisent à un combat contre son amoureux. Dans le ring, bien sûr. Combat intérieur d'abord, mal accepté par le garçon. Il n'a pas le goût de la frapper, mais encore moins de perdre le combat ou sa copine.

La Québécoise Guylaine Dionne s'est glissée entre **Girlfight** et **Cuba Feliz**. Toujours l'Amérique, mais trois Amériques bien différentes. Celle de la Québécoise nous conduit à Percé. Construction de mémoire et quête d'identité. L'intention est claire. La narratrice ne manque pas de le rappeler. Plus d'une fois. **Les Fantômes des trois Madeleine** a plu. Sans plus. C'est un film de festival, non de salle. Absents, les hommes apparaîtront peu à peu. Au centre, Marie-Madeleine, photographe, née hors mariage à une époque où c'était mal accepté. Sa mère retrouvée, elle laisse finalement sa propre fille, Madeleine, du même nom que la grand-mère, partir à la recherche de son père, tandis que grand-mère et mère ont croisé chacune un nouveau compagnon possible. Quête d'identité, nous propose-t-on, quête d'hommes, en réalité. Peu importe l'âge. À cet égard, le fossé des générations n'existe pas. Croisé sur la route, Bob, le voisin de la grand-mère, fait de l'œil à Marie-Madeleine qui encaisse tout sourire un « Joli brin de fille ! » La grand-mère encaisse moins facilement la suite : « Quand tu viendras voir ta mère, passe me voir ! » Femmes à hommes, ces Madeleine.

Cuba Feliz, de Karim Dridi, né en 1961, est un film moins subtil. Objectif : faire découvrir le rythme cubain. Le public a apprécié, non sans apercevoir une pauvreté qui a étonné, ce cadeau des Américains revanchards.

Dimanche, 14 mai, enfin le soleil. Sans hésitation, je choisis de faire la queue au Noga Hilton. Quarante-cinq minutes d'attente. Je ne veux pas manquer le film de Raoul Peck sur le leader africain Patrice Lumumba. Je ne serai pas déçu. Lumumba est un nom, un héros de l'indépendance du Congo. J'en sais trop peu pour apprécier la vérité historique. Tout m'a paru traité avec modération et honnêteté. Personne n'a le beau rôle : ni les Belges, ni les Congolais, ni les militaires, ni les diplomates. Lumumba lui-même a du caractère, du courage, de l'intelligence. Il lui manque le sens du compromis, indispensable en politique. Il rêve d'unité, mais ne réussit pas à se rallier le Katanga, province riche et convoitée par les puissances étrangères. Il y mourra, exécuté selon les uns, assassiné selon les autres. Un an plus tard, son ex-ami qui l'a sacrifié, le général Mobutu, devenu président, le déclare héros national. Il entre dans la légende aux côtés de Che Guevara, Ho Chi Minh, etc.

La réalisatrice belge Chantal Akerman a, pour sa part, sorti des boules-à-mites *La Prisonnière*, de Marcel Proust, devenue chez elle **La Captive**. Elle s'en tire bien. La jalousie est à son meilleur, c'est-à-dire à l'état maladif. Maladie mortelle, malgré le luxe, la richesse.

Ray, le héros de **Some voices**, souffre d'une autre maladie, terrible, mais qui se soigne avec plus de succès, semble-t-il, si on veut bien s'astreindre à la discipline des pilules quotidiennes, ce que Ray abhorre. Son frère, Pete, restaurateur surmené, se sent responsable. Il fait ce qu'il peut. Dès le départ, le réalisateur britannique Simon Cellan Jones réussit à rendre attachants les deux frères. C'est la clé du film. Le spectateur est pris au jeu. Il craint constamment la gaffe, l'erreur. Ray est assez doué de ce côté. L'amour n'arrange rien. Un jour, il achète sur la rue cinq briquets de couleurs différentes pour le prix d'une livre sterling. Le jour où, désespéré, il joue avec le feu, Pete n'en finit pas de récupérer les briquets. C'est un des temps forts du film, très réussi tant sur le plan dramatique que cinématographique.

Le film du Francais Serge Le Péron l'est un peu moins. **L'Affaire Marcorelle** est difficile à suivre comme il va de soi pour une affaire judiciaire. Les rêves du juge d'instruction Marcorelle n'aident pas. Tout n'est qu'effleuré : la petite famille, la liaison du juge (Jean-Pierre Léaud) avec une jeune prostituée polonaise (Irène Jacob), la corruption de l'administration, ses liens avec la mafia polonaise. Un bon film, mais pas au point d'expliquer autant de suffisance de la part de Léaud. Aperçu sur La Croisette, il méritait la palme des airs fendants.

Le héros de **Faites comme si je n'étais pas là**, d'Olivier Jahan, est tout au contraire fuyant, effacé. Un méchant voyeur et un voyeur méchant. Il ne cesse d'épier les gens et de les harceler. Une petite amie qui le harcèle à sa facon sauve la situation. Du moins, il est permis de le croire. La petite amie, aussi pétillante que jolie, ne suffit toutefois pas à sauver le film.

Dancer, du réalisateur Stephen Daldry et du scénariste Lee Hall, a clôturé la Quinzaine. Dans **Girlfight**, une jeune fille optait pour la boxe plutôt que la danse, au plus grand désespoir de son père. Ici, c'est le contraire. Billy, onze ans, passe de la boxe à la danse. Mineur en grève, le père s'aperçoit finalement qu'il paie des cours de danse à son fils ! Quel père n'aurait pas un moment d'hésitation face à un fils qui troque les gants pour les chaussons. Coincé au gym par un père héberlué, Billy choisit de lui montrer ce qu'il sait faire. Le gréviste se fera briseur de grève pour amasser l'argent pour des cours au Royal Ballet à Londres, un des moments forts du film. Les homosexuels auront tout naturellement des problèmes avec ce film. Billy doit en effet se défendre de toute tendance en ce sens. C'est clair, bien que finement esquissé. La salle a applaudi **Dancer** à tout rompre. Selon moi, ce film méritait la Caméra d'Or, prix attribué à un premier film, toutes sélections confondues.

Denis Vaugeois